

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 25 (2013)
Heft: 98

Artikel: "Un ralentissement serait bénéfique"
Autor: Rheinberger, Hans-Jörg / Hafner, Urs
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-554031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Un ralentissement serait bénéfique»

Le cas de figure idéal, où le savoir moderne absorbe le savoir ancien, n'est pas la norme, affirme Hans-Jörg Rheinberger, historien des sciences.



Fernanda Solinger

Les sciences vivent de la réflexion de certains individus et de leurs efforts pour vérifier leurs hypothèses. Mais comme seule la nouveauté compte, nombre de pensées intelligentes restent en friche. Que devient le savoir d'hier?

C'est une question passionnante, une grande interrogation. Le savoir se périmé de différentes manières. Dans le cas de figure optimal, le savoir ancien fournit l'outil pour de nouvelles questions. Deuxième possibilité: il est marginalisé, sans avoir été contredit ou falsifié. La majeure partie du savoir qui se constitue sur le plan scientifique finit de la sorte. Ce qui ne signifie pas qu'il soit dénué d'importance, ou ne puisse pas redevenir pertinent. Troisième possibilité: le savoir tombe dans l'oubli, se retrouve hors contexte. A tort, souvent.

En matière de recherche sur le cerveau, certaines discussions actuelles semblent répéter les débats du XIXe, voire du XVIIIe siècle, sans s'y référer pour autant.

Les cycles de mémoire des sciences se raccourcissent. En sciences naturelles, les écrits considérés comme dignes d'être cités ont, au plus, cinq à dix ans; tout ce qui est au-delà n'est plus mentionné, ou alors considéré comme faisant partie du «on sait que...», ce qui signale que les connaissances anciennes ont été absorbées par les nouvelles. Les sciences connaissent une amnésie, liée à leur discours de l'innovation.

Que prescririez-vous contre cette amnésie?

Il conviendrait d'intégrer dans les sciences, notamment les sciences naturelles, ce qui va de soi dans l'art: le fait qu'elles ont une

histoire. Soumettre cette dernière à une réflexion permanente devrait être une composante fondamentale de notre culture. Les sciences humaines et sociales, mais aussi les sciences naturelles devraient avoir mieux conscience du fait qu'elles sont partie intégrante de cette culture. Et par rapport à la cadence effrénée des publications, un certain ralentissement serait bénéfique à toutes les sciences.

«Les sciences connaissent une amnésie liée à leur discours de l'innovation.»

Sous le régime de l'innovation, la biologie paraît plus productive que la philosophie, dont les réponses ressemblent parfois à celles qu'elle apportait il y a deux mille ans.

Je ne comparerais pas directement les sciences du vivant, qui procèdent de manière empirique, avec la philosophie, qui est une science de la réflexion. L'histoire des sciences humaines montre toutefois qu'ici aussi, on assiste à des renouvellements, par exemple en théorie des médias ou en épistémologie historique, pour ne

prendre que le dernier demi-siècle, voire à des «révolutions coperniciennes». Pensons à Kant, qui a renouvelé la philosophie par la critique.

Kant travaillait dans son petit univers de Königsberg. Les grands tournants peuvent-ils aussi venir d'impulsions extérieures?

Prenons l'exemple du projet du génome humain, financé par le Congrès américain. L'objectif fixé par le politique était de déchiffrer le livre de la vie. Or, à leur grande surprise, les scientifiques n'ont trouvé que 20 000 gènes (contre les 100 000 attendus), et un vaste terrain inconnu avec. C'est ainsi qu'est née l'épigénétique. Le résultat non anticipé de la recherche a déplacé le centre du questionnement. Cet exemple prouve qu'il est impossible de tirer une frontière nette entre un renouveau venu de l'intérieur - des scientifiques - et un renouveau venu de l'extérieur - du politique. *Propos recueillis par Urs Hafner*

Hans-Jörg Rheinberger est directeur à l'Institut Max Planck d'histoire des sciences et professeur honoraire d'histoire des sciences à l'Université technique de Berlin. Il a étudié la philosophie et la biologie moléculaire. En 2006, il a reçu le Prix Cogito. Hans-Jörg Rheinberger publie aussi des poèmes.